

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 17

Artikel: Le chien déchainé

Autor: Renard, Jules

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

jateur. Enfin la machine, la chaudière, la pompe et l'ensemble des appareils accessoires sont supportés par un châssis unique suspendu sur les essieux par l'intermédiaire de puissants ressorts ; les roues sont garnies de bandages de caoutchouc à section pleine.

La photographie que nous reproduisons représente la première manœuvre exécutée dès l'arrivée sur le lieu du sinistre. Le mécanicien est placé à l'avant, il saisit la manivelle du petit treuil de suspension du dévidoir de droite. En déroulant ce treuil, il abaisse le dévidoir jusqu'à ce qu'il repose sur le sol, et l'homme qui a en mains le petit brancard du dévidoir n'a plus qu'à le trainer vers le point d'attaque qui lui est désigné. La manœuvre identique s'effectue en même temps pour le dévidoir de gauche.

En ordre de marche, le conducteur-mécanicien et un homme sont assis sur la banquette d'avant du véhicule ; le chauffeur est à l'arrière. De chaque côté une banquette mobile est disposée longitudinalement et quatre hommes y prennent place. On relève ces banquettes en arrivant à destination.

Cette nouvelle application de l'automobilisme est essentiellement intéressante et tend de plus en plus à se généraliser. On doit féliciter la ville de Paris de ne pas rester en arrière du progrès ; le corps des sapeurs-pompiers est une troupe d'élite, et les Parisiens sont souvent à même de juger de leur valeur, de leur courage et de leur abnégation. Nous avons une fois de plus la preuve de la haute capacité technique de ses officiers.

Lucien FOURNIER.



Le chien déchaîné

Lasse d'avoir tant marché, la famille Piccolin décide qu'elle va se rafraîchir dans cette ferme, et M. Piccolin, du pied, pousse la barrière. Et il recule, parce qu'un chien attaché aboie, furieux, et se précipite vers lui d'une longueur de chaîne.

— On voit que tu ne m'as jamais vu, dit M. Piccolin ; tu ne me reconnais pas ?

Il demande à la fermière qui regarde ces visiteurs de sa porte, sans se déranger :

— Est-ce qu'il mord, votre chien, ma brave femme ?

— Il mordrait, s'il pouvait, dit la fermière, et, quand on le lâche la nuit, je vous promets qu'il ne fait guère bon rôder autour d'ici.

— Oh ! je sais, dit M. Piccolin, qu'on les apprivoise avec du fromage de gruyère.

— Ne vous y fiez point, dit la fermière, si vous tenez à vos mollets.

— J'y tiens, dit M. Piccolin. En attendant, je vous prie de nous donner quatre tasses de lait pour moi et ma famille.

La fermière ne se presse pas de les servir. Elle les sert pourtant et, comme elle a autre chose à faire, elle ne s'inquiète plus d'eux.

Les Piccolin, tenant du bout des doigts leurs tasses de lait qu'ils boivent par petites gorgées, se promènent dans la cour. Ils regardent les volailles et les instruments aratoires. Mais une inquiétude limite leur plaisir, et ils jettent fréquemment un coup d'œil au chien qui continue d'aboyer derrière eux.

— Te tairas-tu ? lui dit M. Piccolin ; ne sommes-nous pas encore amis ?

Le chien tout noir montre ses dents si blanches qu'une femme en serait fière, dit M^{me} Piccolin, et semble un nègre révolté.

— La belle bête ! dit M. Piccolin. Quoiqu'on ait du courage, elle impressionne.

Ils en oublient de visiter les étables, et ils viennent finir leurs tasses de lait devant le chien.

— A propos, comment t'appelles-tu ? dit M. Piccolin. Personne ne répond.

M. Piccolin passe en revue des noms de chiens célèbres. Aucun ne produit d'effet à ce chien, et sa fureur augmente. M. Piccolin, qui n'ose approcher, le flatte vainement de loin, sur ses propres cuisses.

— Mon gaillard, lui dit-il, tu en fais un vacarme ! Taïs-toi donc, tu vas t'étrangler. C'est heureux que ta chaîne soit solide.

Elle paraît si solide qu'ils deviennent familiers. Ne pouvant calmer le chien, ils l'excitent, lui jettent du sable, aboient avec lui ou, dédaigneux, attendent qu'il finisse.

— Quand tu voudras, lui dit M. Piccolin.

Et le chien hurle et bave, la gueule en feu comme un enfer, et il tord si violemment sa chaîne que, tout à coup, elle se casse et tombe par terre.

Il est libre !

Instantanément les Piccolin se figent. M^{me} Piccolin dit : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » M. Piccolin, qui riait, reste bouche ouverte, comme s'il riait toujours. Les petits Piccolin oublient de se sauver. Une tasse s'échappe et se brise, et la fermière, les bras levés, accourt, moins vite, elle le sent, que le malheur !

Mais le plus stupide, c'est encore le chien.

Le bond dont il allait s'élancer, il ne le fait pas. Il tourne sur place. Il flaire sa chaîne qui ne le retient plus. Comme pris en faute, penaud, avec un grognement sourd, il rentre dans sa niche.

Jules RENARD.



ECHOS



Le chemin de fer transsibérien

L'« *Invalid Russe* » nous donne un intéressant aperçu du trafic sur le chemin de fer transsibérien, dont la capacité de transport a été si souvent discutée depuis le commencement de la guerre.

Pendant les trois premiers mois de 1904, il a été mis en mouvement 27,495 trains. Les locomotives ont parcouru un total de 7,534,526 kilomètres ; les wagons à voyageurs un total de 34,836,826 kilomètres ; les wagons à marchandises, 88,338,451 kilomètres.

Il a été transporté 251,706 personnes (voyageurs, civils, militaires ou prisonniers) ; 48,072 tonnes de bagages en grande vitesse ; 295,646 tonnes de marchandises de petite vitesse militaires ou civiles ; 335,871 tonnes de matériel d'exploitation du chemin de fer lui-même.

Les recettes pendant ce laps de temps ont été de 5 millions 550,346 roubles (335,387 de moins que pendant la période similaire de l'année précédente) et les dépenses ont été de 5,476,524 roubles, soit 27,751,730 fr. pour les recettes, et 27,382,620 fr. pour les dépenses en calculant la valeur du rouble à 5 francs.